



scope



BOURSE DE COMMERCE Le nouveau phare de l'art

© TADAO ANDO ARCHITECT & ASSOCIATES, NINEY ET MARCA ARCHITECTES, AGENCE PIERRE - ANTONIE GARNIER PHOTO PATRICK TOUNIBEBEIF

La création au cœur de Paris

À quelques encablures du Musée du Louvre, la Collection Pinault vient s'inscrire tout naturellement dans le paysage artistique parisien de la capitale. Comme une bouffée d'air nécessaire pour humer l'art du temps présent. Dans ce 1^{er} arrondissement en pleine mutation, avec ses grands chantiers: le Forum des Halles et sa Canopée (diversement appréciée), la Poste du Louvre, dont la façade toute fraîche promet le meilleur, la Samaritaine, un peu plus loin côté Seine, qui annonce, elle aussi, sa renaissance. Sans oublier le projet de transformation du Louvre des antiquaires, au Palais-Royal, qui devrait accueillir la Fondation Cartier dans les prochaines années. Dans ce contexte bouillonnant, la Collection Pinault prend une place toute particulière, sous l'impulsion de son directeur général, l'ancien ministre de la Culture Jean-Jacques Aillagon, et de Martin Bethenod, le passionné d'art et chantre du Palazzo Grassi, de retour de Venise, au poste de directeur général délégué. Installé dans la rotonde de l'ancienne Halle aux grains, le nouveau musée d'environ 7 000 m² d'espaces d'expositions (offrant des modules de 100 m² à 600 m²) promet découvertes et modernité. Celle d'un architecte radical et minimal, Tadao Ando, et celle d'une riche collection d'art contemporain, aussi exigeante que pointue. À l'occasion des journées portes ouvertes, les 22, 23 et 24 mai, les Parisiens vont découvrir sur les nouvelles cimaises de la Bourse de Commerce une exposition inaugurale mettant en scène des pièces monumentales, sublimes par la lumière naturelle filtrée par la verrière de la rotonde. Ateliers pédagogiques, rencontres, lectures, projections ou encore concerts prévus dans un auditorium de 284 places... le programme des semaines à venir s'annonce copieux. Tout comme la carte du restaurant de Michel et Sébastien Bras, la Halle aux grains, désigné par les Bouroullec. Un projet global, comme un lieu à vivre, aussi enthousiasmant que prometteur, pour bien commencer l'été. Enfin!

SOPHIE DE SANTIS

Sous la coupole de la Bourse de Commerce, à Paris, écrin de la Collection Pinault.

Jean-Jacques Aillagon: « L'art en train de se faire »

L'ancien ministre de la Culture est aujourd'hui le directeur général de la Collection Pinault.

LE FIGARO. - Que représente la Bourse de Commerce dans l'univers artistique de François Pinault?

Jean-Jacques AILLAGON. - L'univers artistique de François Pinault, c'est tout d'abord la collection qu'il rassemble depuis plusieurs décennies, avec patience, enthousiasme et passion. Dès la fin des années 1990, le collectionneur a également éprouvé le besoin de partager cette collection avec le public. C'est ainsi qu'est né dans son esprit le projet de créer des musées. C'est d'abord à Venise, dans deux bâtiments exceptionnels, le Palazzo Grassi puis la Punta della Dogana, que s'est incarné ce projet. Depuis 2006, quelque 28 expositions

y ont été présentées. Désormais, c'est également à Paris, dans l'ancienne Bourse de Commerce qui fut, au XVIII^e siècle, la halle aux grains de la capitale, que la collection rencontrera son public. Ce nouveau musée sera entièrement consacré à l'art de notre temps et témoignera donc des évolutions de l'univers artistique de François Pinault qui a commencé par collectionner les maîtres de l'école de Pont-Aven puis s'est passionné pour l'abstraction du milieu du XX^e siècle avant de s'intéresser, de façon quasi exclusive, à l'art en train de se faire.

Comment ce projet majeur s'inscrit-il dans le paysage culturel parisien?

Le nouveau musée se situe dans l'exact centre de la ville, entre le Louvre et le Centre Pompidou. Ces deux

MAXIMÉ TETARD COURTESY BOURSE DE COMMERCE - PINAULT COLLECTION



Jean-Jacques Aillagon, directeur général de la Collection Pinault.

institutions dont la réputation est mondiale l'invitent tout naturellement à l'excellence. Par ailleurs, François Pinault a vivement souhaité que son musée entretienne avec toutes les institutions parisiennes des relations confraternelles et, à chaque fois que c'est possible, engage avec elles des initiatives partagées. C'est dans cet état d'esprit que nous avons, dès cette année, engagé une collaboration entre Pinault Collection et la BnF pour l'exposition « Henri Cartier-Bresson. Le Grand Jeu ». Je crois que l'une des grandes chances de Paris c'est l'extraordinaire densité des lieux de culture qu'on y trouve. Elle est, aux yeux du monde, l'une des raisons de son attractivité. Le musée de la Collection Pinault à la Bourse de Commerce compte bien contribuer à ce dynamisme et à ce rayonnement.

Par quels moyens allez-vous inciter le public à découvrir la Collection Pinault?

Toute l'équipe de la Bourse de Commerce est tendue vers cet objectif qui repose en grande partie sur la qualité et le rythme de la programmation mais aussi sur la qualité du travail de médiation qui sera mis en œuvre pour permettre au public le plus large possible de partager la compréhension et l'amour de l'art de notre temps. S'agissant des pratiques tarifaires, nous avons tenu à nous aligner sur la moyenne des tarifs des institutions publiques permettant à tous de fréquenter avec plaisir ce nouveau musée.

PROPOS RECUEILLIS PAR S. DE S.

La Collection Pinault, pierres brutes de l'art

Pour cette « Ouverture » tant attendue, la Bourse de Commerce mise sur le monde très contemporain des artistes, vu au plus près, au plus vrai.

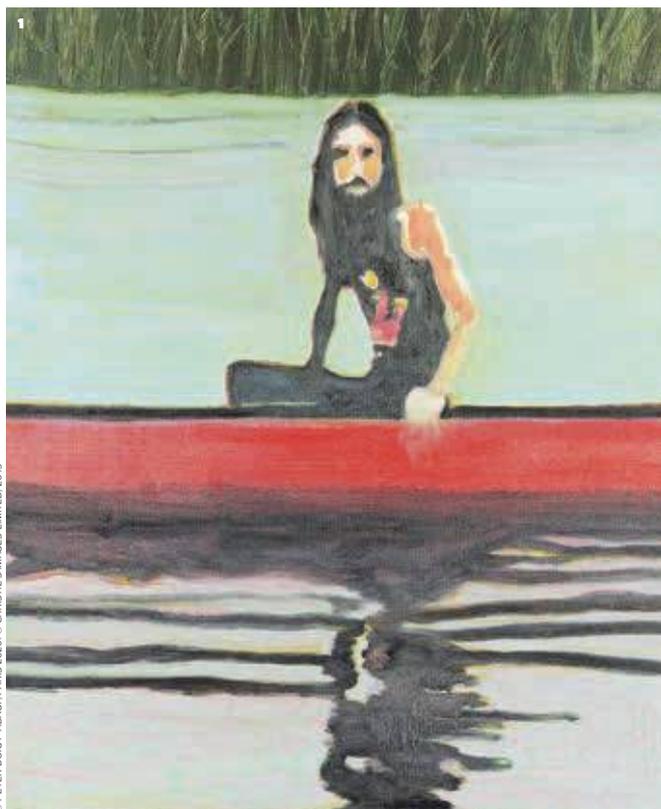
Par Valérie Duponchelle

L'HEURE est au public, enfin. « C'est d'ailleurs le titre symbolique choisi par François Pinault, "Ouverture", pour cette séquence inaugurale qui dévoilera le 22 mai nos collections au cœur de la Bourse de Commerce », déclare avec foi Martin Bethenod, directeur général délégué de la Bourse de Commerce. Cette première très attendue, par trois fois repoussée du fait de la crise sanitaire, couvre toutes les surfaces d'exposition, dont les volumes et les hauteurs varient dans ce monument rendu à Paris, environ 7 000 m² répartis sur 10 espaces d'exposition avec les espaces d'accueil, le Passage, le Foyer, les escaliers, la colonne Médicis. On y pénètre comme dans un monde en soi où le langage est résolument contemporain, où les artistes, des vétérans Martial Rayssse et Miriam Cahn aux forces montantes Luc Tuymans et Lynette Yiadom-Boakye, ont droit à une radicale liberté d'expression. Une invitation vers tout autre chose.

TOUTES LES DISCIPLINES DÉPLOYÉES

« Un nouveau lieu. Un nouveau chapitre dans l'histoire de la Pinault Collection, née dans les années 1980 et établie dans un projet muséal à Venise en 2006. C'est un point de vue sur l'art. Ce n'est pas l'art pour l'art. Les œuvres choisies pour ce premier acte sont en prise directe avec le monde, ses questions raciales, sociales, de genres, ses problématiques humanistes. C'est un art qui manifeste sa porosité au monde », prévient Martin Bethenod, cet ancien du Centre Pompidou et de la Flac qui n'a cessé de revisiter l'accrochage, de plus en plus épuré, concentré, au fil des mois. L'esprit des lieux naît de la confrontation d'une grandeur historique, à l'échelle de ce monument parisien, et de la création contemporaine qui questionne, bouscule, dérange, intrigue, voire agace les réfractaires. Cette alliance des contraires laisse flotter un Zeitgeist fait de chair et d'idées, d'angoisse et de vitalité, parfois crue comme la naissance, de délicatesse et de force. Comme des pierres brutes avant la taille.

Près de 200 œuvres et 32 artistes pour un « projet choral » pensé et repensé par François Pinault, qui a choisi chaque artiste et chaque œuvre, en dialogue avec son équipe, Caroline Bourgeois, Jean-Jacques Aillagon, Matthieu Humery et Martin Bethenod. Le collectionneur breton a tenu à ouvrir le chemin avec



Martial Rayssse, notre star du pop art, seul artiste finalement convié au Salon (Ici plage, comme ici-bas, 2012, fresque des plus grinçantes qui clôturait sa rétrospective au Centre Pompidou en 2014 et que le Palazzo Grassi a exposée en 2015). Le plus français des conceptuels, Bertrand Lavier, ouvre ensuite le bal à sa manière espiègle. Il est en gloire en une mini-rétrospective pleine d'humour dans les 24 vitrines historiques de 1889 du passage qui encercle le cylindre de béton de Tadao Ando. On y retrouve en versions mini ses ready-made et ses détournements, des Vitrines passées au blanc d'Espagne aux Objets peints. Sur les balustrades du dernier étage vivront les 52 pigeons empailés, rebaptisés Les Autres, qui furent installés par l'insolent Maurizio Cattelan à la Biennale de Venise de la Zurichoise Bice Curiger en 2011 au-dessus des Tintoret.

Souvent, donc, des artistes au long cours de la Collection Pinault. L'introductif Rudolf Stingel, le poète militant David Hammons, qui jongle avec les archétypes raciaux, la peintre des ombres



David Hammons, un mythe américain en majesté

C'EST l'artiste invisible, pour ainsi dire immatériel, à l'image de sa performance mythique qui le voyait vendre des boules de neige, taillées comme des pierres précieuses, bien rangées par tailles décroissantes, dans les rues de New York (Bizaard Sale, 1983, performance photographiée par Dawoud Bey). Roi des musées, des grandes collections et d'un marché de l'art avide de références, il refuse les interviews, les documentaires, les rétrospectives. Radical, intransigent, rare car fondamentalement rétif à l'idée d'expositions, profondément poète comme le furent les rebelles de l'Arte povera, militant comme les représentants du Black Arts Movement, David Hammons, 77 ans, est un mythe que lui-même entretient comme une star de Hollywood ou comme un survivant. Il est « l'exemple même de l'artiste ancré dans la Collection Pinault », car présent

dès les années 1980. Cet ensemble de 30 œuvres réunies en trois décennies est en soi une forme de rétrospective, désarmante et poétique. « David Hammons pose les questions raciales et post-colonialistes qui traversent les États-Unis et désormais la France, dans un temps marqué par Black Lives Matter. Ses sculptures métaphoriques évoquent ces lectures critiques. Comme ses rares Body Prints, réalisés à la manière des Anthropométries d'Yves Klein, mais avec son propre corps et des matériaux humbles, saïndoux, margarine, huile solaire et poussière, versions de la rue de la performance chic de salon. Toutes ces œuvres marquent la place des Afro-Américains, leurs codes ou les stéréotypes qu'on leur assigne, le basket-ball, les jeux de rue, le cheveu crépu, la couleur de peau, et l'importance du jazz, cette première avant-

garde esthétique née de la communauté noire », explique Martin Bethenod. Dans un de ses plus beaux Body Prints, David Hammons réinterprète en toute liberté, en toute puissance, Le Baiser de Gustav Klimt, en 1974. Des œuvres sur papier de la fin des années 1960 jusqu'à la grande installation récente, Minimum Security, encore jamais sortie du studio (réplique à l'échelle 1 d'une cellule des quartiers de haute sécurité, accompagnée d'une pierre du bain d'Alcatraz). Le public parisien retrouvera aussi dans cet ensemble inédit les pièces majeures ayant rythmé les temps forts du Palazzo Grassi et de la Punta della Dogana, comme High Level of Cats (1998) ou Central Park West (1990), marquées par le « paradigme du jazz ». Un choc, pour qui accepte le message subliminal de ce monde de codes, de signes, de cris. V. D.



Quelques-uns des chefs-d'œuvre contemporains de la Collection Pinault : Red Canoe, de Peter Doig, 2000 (1) ; Untitled, d'Urs Fischer, 2011 (2) ; Walt Disney Productions n°6, de Bertrand Lavier, 2018 (3) ; Souris animatronique, trou dans un mur, de Ryan Gander, 2019 (4).

Marlene Dumas (Skulls, Mamma Roma ou Desimo), les maîtres de l'Immatériel, Pierre Huyghe et Philippe Parreno. Ce dernier pose son signal lumineux, le Mont analogue, voyage métaphorique au sommet de la colonne Médicis. Toutes les disciplines, de la peinture à la pièce sonore, sont déployées. Le principe est de révéler à la Bourse de Commerce des artistes, des œuvres ou des ensembles jamais montrés dans les expositions de la Collection Pinault. Toutes les générations, de Martial Rayssse, 84 ans, le vétéran de cette « Ouverture », jusqu'à la jeune Chinoise Xinyi Cheng ou l'artiste transgenre de Los Angeles Ser Serpas, 25 ans.

UN MORCEAU DE BRAVOURE

En arrivant dans la rotonde, magnifique arène claire pile sous la coupole et le ciel de Paris, le morceau de bravoure de ce premier accrochage est une vanité, destinée à disparaître, comme nous. Les statues monumentales de cire d'Urs Fischer, Zurichois de New York, firent l'événement à la Biennale de Venise 2011. Voici à Paris la grande réplique de L'enlèvement des Sabines, de Jean de Bologne, qui monte à 8 mètres de haut avec ses lueurs de bougie mourante. Un peu plus loin, le portrait en cire de l'ami Rudolf Stingel, grandeur nature, assis, comme le peintre qui réfléchit à sa toile. Et, pour compléter ces classiques, sept chaises en cire, « symboles de notre temps et de la globalisation ». Tout va fondre peu à peu, par un dispositif très pointu et calculé d'altimage des mèches incluses dans les sculptures. Une performance.

Au premier étage, la galerie 3 sera le lieu de l'intime, propice à la photographie. Elle poursuit le débat. Comme ces six ensembles, inédits pour beaucoup, souvent grinçants, des années 1970 (Michel Journiac, Martha Wilson, Cindy Sherman) ou de la Picture Generation (Louise Lawler, Sherrie Levine, Richard Prince). Ils montrent l'unité d'un regard à travers le travail en série, l'usage du travestissement, du déguisement, de l'appropriation, des jeux de rôle, de la mise en scène, tous ces choix si typiques des années 1970-1980 lorsque l'usage

critique de l'image devient l'enjeu de la photographie.

Au deuxième étage, un grand ensemble de quatre galeries propose un parcours de peinture. Et contre toute attente, de peinture cette fois figurative, de feu Martin Kippenberger au jeune Florian Krewer, nouvelle star des amateurs (les têtes grimées, sculptées par Thomas Schütte, les surplombent tous). La galerie 4, la plus petite, de format carré, accueille les trois portraits de Rudolf Stingel, qui forment son « univers mental » (les portraits de la galeriste Paula Cooper, et des artistes Franz West et Ludwig Kirchner). Peinture toute! dans les 550 m² de la galerie 7, qui se prolonge dans la galerie 6, grâce aux fenêtres laissées partout visibles et aux cimaises qui ont l'air de flotter sans jamais toucher l'architecture. Place à la figure humaine avec Miriam Cahn, formidable artiste découverte quasi à la veille de ses 71 ans. Suivie de la génération née dans les années 1950, Marlene Dumas, aux Orphelines milanaïses, Peter Doig, aux instantanés cinématographiques, Luc Tuymans, fantomatique, et Kerry James Marshall, l'Américain qui explore la couleur noire.

La société d'aujourd'hui se retrouve chez les artistes de la Pinault Collection. Black lives matter, en art aussi. L'avenir dévoilera la reine sud-africaine de la photo, Zanele Muholi, à laquelle Delphine & Co vient de consacrer une première monographie française, Salut à toi, lionne noire. Elle rejoindra la Britannique Lynette Yiadom-Boakye, présente dès l'ouverture, et l'artiste afro-américain de Los Angeles Arthur Jafa, lion d'or de la Biennale de Venise 2019 pour sa vidéo White Album, visible plus tard. Il s'agissait tous d'un ancrage dans l'actuel et sont intégrés à cette nouvelle histoire de l'art. La dernière génération de peintres est viscéralement expressive, Claire Tabouret, Xinyi Cheng (vue dans « Anticorps » au Palais de Tokyo), Ser Serpas et Antonio Oba. Tatiana Trouvé essaime ses fauteuils de bronze, fantômes des corps absents, dans toute la Bourse de Commerce. L'ultime note piquante, sans doute.



Sous la majestueuse coupole historique, le cylindre de Tadao Ando – 9 mètres de haut par 29 mètres de diamètre – dessine le parcours d'exposition.



Architecture: Tadao Ando ou l'obsession du cercle

Tout en respectant l'édifice classé monument historique, l'architecte japonais a insufflé sa marque de fabrique pour une réhabilitation sensible et monumentale.

Par Béatrice de Rochebouët bderochebouet@lefigaro.fr

QUAND il y a une parfaite communion entre un immense architecte et un grand collectionneur, le résultat ne peut être que spectaculaire. « En 2015, pour la première fois depuis de nombreuses années, je suis retourné à Paris, et c'est tout à fait par hasard que j'ai rendu visite à François Pinault », raconte le magicien de l'île de Naoshima, roi incontesté du béton et de la lumière dignement célébré à Paris, au Centre Pompidou, en 2018. Sans une complicité de longue date entre les deux hommes – après le premier projet avorté de l'île Seguin, Tadao a restauré le Palazzo Grassi, réhabilité la Punta della Dogana et recréé le Teatrino à Venise –, rien n'aurait pu se faire avec un tel brio. La réussite de l'intervention du Japonais dans ce bâtiment historique au cœur de la capitale tient à sa restauration complète et à sa transformation d'envergure pour devenir un musée d'art contemporain abritant les collections de l'homme d'affaires breton. Tout en lui insufflant une marque de fabrique très personnelle: l'insertion d'un cylindre, une forme récurrente dans ses architectures mais totalement réinventée et poussée à son extrême, au sein d'un édifice avec lequel il a voulu composer.

Face à un tel défi, le choix de Tadao Ando s'est imposé comme une évidence. Très certainement parce qu'il sait concilier avec une subtilité rare le dialogue entre l'architecture et son contexte, la radicalité et l'effacement du geste devant un passé plus grand que soi. À cela s'est ajoutée la maîtrise d'œuvre des deux jeunes architectes de l'agence NeM, Lucie Niney et Thibault Marca, un duo se décrivant comme « débordant d'enthousiasme et ayant su se remettre en question, imprégné de l'écriture d'Ando pour faire évoluer son regard, comme celui de rendre plus mat le béton brut et lui donner l'aspect doux du velours grâce à un délicat sablage ». Savamment réfléchi, le projet architectural né en 2016 et confié à Bouygues Construction a été mené à bien (malgré un arrêt complet pendant le confinement) grâce à la participation de l'architecte en chef des Monuments historiques Pierre-Antoine Gatier, et à l'aval de la Commission nationale des monuments historiques et celui de la Commission du Vieux Paris.



Vue de l'exposition de David Hammons. COURTESY DE DAVID HAMMONS ET DE BOURSE DE COMMERCE - PINAULT COLLECTION/PHOTO AURELIEN MOLE

Sa connaissance du bâtiment, « très bien construit et qui n'a jamais offert de mauvaises surprises » – ancienne halle au blé de Nicolas Le Camus de Mézières intégrant la colonne de Médicus du XVI^e siècle transformée en Bourse de Commerce par Henri Blondel à la fin du

XIX^e siècle – a été précieuse. « Je suis allé à Osaka dans l'agence d'Ando. Ce fut une rencontre exceptionnelle pour arriver à un dialogue parfait entre patrimoine et architecture, marié de profondes et sensibles réflexions sur les proportions du cylindre, les distances avec l'existant, les hauteurs pour donner une vraie tension au lieu », explique Pierre-Antoine Gatier. « L'important était d'embrasser du regard tout l'édifice en étant au centre sous la coupole », ajoute ce dernier, qui a aussi exhumé les archives du Walraf Museum comprenant les dessins inédits et instructifs pour la restauration de Jacques Ignace Hittorff, l'auteur justement de cette coupole en fonte et fer forgé sous la direction de Bélanger.

UN PANORAMA COMPLET SUR LA COUPOLE

En pénétrant dans l'immense cylindre de béton ne donnant pas l'impression d'un vrai cercle au centre du bâtiment circulaire, le choc est au rendez-vous. Il l'est plus encore tout en haut de la courbe collant parfaitement à la ligne de la coupole baignée par une incroyable lumière et dissimulant habilement le

Le style Bouroullec, entre rusticité et délicatesse

QUE verra-t-on en arrivant depuis la rue du Louvre? Un banc, sur lequel vient se glisser une « roche », servant de prise à un mât vertical, porteur d'un drapeau sans motif, sans arme, à l'effet miroitant, tel une oriflamme rappelant les sommités dorées des monuments de Paris. « C'est ce caractère insolite qui émet un signe inédit, expliquent les frères Bouroullec. Cette apparition mouvante est visible de loin, mais avec douceur, élégance, sans trop de tapage. Une girouette accompagne le mouvement du drapeau, en jouant avec le vent. »

C'est tout en finesse que le célèbre duo de designers a aménagé la place et ses abords: un anneau de bancs tubulaires en cuproaluminium (alliage de cuivre et d'aluminium résistant à la corrosion) disposé autour du

bâtiment circulaire, scandé de trois mats et articulé par des rochers couchés, sorte de pierres-bêtes que l'on peut escalader ou sur lesquelles on peut s'asseoir.

PRÉSENCE ET RETENUE

À l'intérieur règne un esprit tout aussi subtil, une sobriété bien pensée privilégiant l'harmonie des couleurs, la délicatesse des matériaux, un mélange de présence et de retenue pour laisser parler une architecture XIX^e déjà très forte. Les Bouroullec ont passé beaucoup d'heures à voir et à toucher pour comprendre le lieu et réalisé beaucoup de maquettes. Ils ont soigné les luminaires, du hall d'entrée aux cages d'escalier où sont suspendus des lustres monumentaux, d'une quinzaine de mètres de hauteur,

développés avec Flos spécifiquement pour la Bourse de Commerce, sur l'idée d'un objet industriel très raffiné, d'une lanterne sertie, un verre soufflé finement engagé de métal. Ils ont peaufiné l'acoustique pour un confort immédiat, comme dans l'espace d'accueil, sans de ralentissement avant de commencer la visite. Ils ont privilégié les matériaux d'une noble rusticité avec, au sol, des tapis pastels les écorces des sous-bois, les mousses et les lichens sur un rocher de schiste, couvrant le terrazzo. Ce même tissage vibrant se trouve tendu sur des plateformes minimales, des banquettes aux proportions élargies, discrète prouesse technique d'aluminium anodisé, développées sur la base de l'une de leurs gammes d'assises éditées par Cassina. **B. DE R.**

système électrique. De cette courbe qui, par sa hauteur savamment calculée, permet de cacher le visiteur, celui-ci est projeté dans la gigantesque fresque peinte en 1889 par cinq artistes et représentant le commerce français à travers les continents. « L'expérience sera à la fois architecturale, patrimoniale et artistique », souligne Jean-Jacques Aillagon, directeur général de la Collection Pinault.

Pourquoi le cylindre inspiré de celui du Panthéon de Rome, bâtiment antique éclairé par l'oculus de sa coupole et vibrant au rythme de la course du soleil, qui a fait mesurer à Ando, dès le début de sa carrière, cette notion si délicate d'« espace architectural »? Révisant plusieurs fois la hauteur du cercle pour libérer des vues traversantes et offrir, depuis le sol, un panorama complet sur la coupole, Ando l'a choisi encore plus imposant, 9 mètres de haut par 29 mètres de diamètre et 50 centimètres d'épaisseur, dont la fonction, certes, est de créer un espace d'exposition, mais aussi de former un centre abstrait de forme pure au cœur du bâtiment, allant du rez-de-chaussée au deuxième étage. La forme signifie, selon le Japonais, « le néant, et en même temps, de façon apparemment contradictoire, le tout ».

Comme dans beaucoup des architectures d'Ando, le visiteur suit un parcours qui lui laisse le temps de se « purifier ». Avant de pénétrer dans la rotonde, il est incité à cheminer sur son pourtour, à circuler au rythme de ses envies, en traversant ou contournant, en descendant vers l'auditorium de 284 places avec ses rideaux noirs ou en montant, dans les étages, dans les galeries d'exposition tout en courbes mais aux volumes plus verticaux scandés de cimaises, alternant ainsi les rythmes de grands (620 m² dans la rotonde!) ou plus petits espaces intimes. Pour ne pas nuire à la pureté du cylindre, les escaliers viennent s'enrouler autour pour desservir les différents niveaux. Tout en respectant le dessin du sol en mosaïque dite granito, l'espace entre les deux cercles a été élargi pour dégager un intervalle suffisant à la contemplation de la façade historique et au confort de circulation. Un détail, mais pas tant que ça, qui change tout...

Tadao Ando a conçu là un projet hors norme tout en respectant un édifice historique tout aussi incroyablement pour l'époque. Encore une fois, il l'a élaboré dans le respect des traditions (ses éléments classés comme les façades intérieures, verrières, vitrines en bois, escalier à double révolution) et les exigences de la modernité. Tout le bâtiment n'est qu'un jeu entre les vues intérieures et extérieures, pour laisser la magnificence de Paris éclater dans sa splendeur. Mais, au final, on ne retient que cet incroyable cylindre qui organise si intelligemment l'ensemble en offrant de magnifiques échappées visuelles. Il est comme un aimant vers lequel on aspire à revenir.